

LES NOUVEAUX NAVIRES DE GUERRE.

Les ingénieurs de la marine ont élaboré des plans pour les nouveaux cuirassés. Si ces plans sont acceptés ils créeront un type de bâtiment de guerre entièrement nouveau dans la marine américaine.

Le but des ingénieurs est de combiner dans ces navires les bonnes qualités des cuirassés et des croiseurs cuirassés, et d'atteindre la plus grande vitesse possible pour des bâtiments de ce genre, soit vingt nœuds à l'heure.

Cette vitesse sera atteinte par l'installation de trois hélices : deux petites hélices de côté qui seront employées en temps ordinaire, et une grande hélice centrale qui augmentera l'impulsion du bâtiment quand une grande vitesse sera requise.

Ces navires seront de quatorze à quinze mille tonneaux de déplacement. Avec des plaques de blindage de sept pouces d'épaisseur, ils seront presque aussi bien défendus que les cuirassés réguliers. Leurs sous-mâts ont une capacité de trois mille tonnes, suffisante, en croisière ordinaire, pour permettre à chaque navire de parcourir de dix à quinze mille milles.

RAPPORT

Au Président de la République Française.

Monsieur le président,

M. le procureur général près la cour d'appel de Paris m'a adressé, le 30 août dernier, le rapport suivant :

Paris, le 30 août 1899.

Monsieur le garde des sceaux J'ai l'honneur de vous transmettre ci-joint le rapport que vient de m'adresser M. le procureur de la République près le tribunal de la Seine, relativement à l'instruction suivie par M. Fabre contre MM. Déroulède, Habert, Buffet, Guérin, Dubuc et autres.

L'ensemble des faits exposés dans ce rapport contient les éléments des inculpations suivantes :

- 1. Complot ayant pour but soit de détruire ou de changer le gouvernement, soit d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre l'autorité constitutionnelle, ledit complot ayant été suivi d'actes commis ou commencés pour en préparer l'exécution ;
2. Attentat dont le but était soit de détruire ou de changer le gouvernement, soit d'exciter les citoyens ou habitants à s'armer contre l'autorité constitutionnelle ; ledit attentat ayant été manifesté



Le contre-amiral WATSON. Ecrit de Manille qu'il se remet rapidement de la maladie qui l'a retenu au lit, causée par une affection cardiaque.

par des actes d'excitation ou des tentatives qui n'ont été suspendues et n'ont manqué leur effet que par des circonstances indépendantes de la volonté de leurs auteurs.

Crimes prévus par les articles 87, 88, 89, 59, 60 du Code pénal, 227 du Code d'instruction criminelle ;

3. En ce qui concerne spécialement Guérin et ses compagnons : rébellion en réunion armée et tentative d'assassinat ;

Crimes prévus par les articles 211, paragraphe 3, 295 et suivants du Code pénal, et 227 du Code d'instruction criminelle.

La rébellion imputable à Guérin et à ses compagnons, et la tentative d'assassinat commise par Guérin se rattachent par voie de connexité au complot et à la tentative d'attentat ci-dessus spécifiés, comme ayant été commises pour assurer l'impunité de ces crimes (art. 227, C. instr. crim.). Elles relèveraient par suite, ainsi que tous les autres faits connexes, de la compétence de la Haute-Cour, si cette juridiction était appelée à statuer sur le complot et sur la tentative d'attentat contre la sûreté intérieure de l'Etat.

Veuller agréer, Monsieur le garde des sceaux, l'hommage de mon respect.

Le procureur général, Signé : OCTAVE BERNARD.

Vu le rapport qui précède et attendu qu'il s'agit d'attentats contre la sûreté de l'Etat et de faits connexes, j'ai l'honneur, Monsieur le président, de vous proposer de constituer le Sénat en Haute-Cour de justice pour en connaître, conformément à l'article 12, paragraphe 3, de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875.

Je vous prie d'agréer, Monsieur le président, l'assurance de mon profond respect.

Fait à Paris, le 4 septembre 1899.

Le garde des sceaux, ministre de la justice, MONSIEUR.

Le président de la République Française, Sur le rapport du garde des sceaux, ministre de la justice, vu l'article 12, paragraphe 3, de la loi constitutionnelle du 16 juillet 1875 ;

Le conseil des ministres entendu, Décrète :

Article premier.—Le Sénat est constitué en Haute-Cour de justice pour statuer sur les faits d'attentat contre la sûreté de l'Etat et autres faits connexes relevés à la charge de MM. Déroulède, Habert, Buffet, Guérin, Dubuc et autres et de tous autres que l'instruction fera connaître.

Art. 2.—Le procureur général près la cour d'appel de Paris remplira les fonctions de ministère public près la Haute-Cour, assisté de MM. Fournier et Herbeux, substitués du procureur général près la même cour.

Art. 3.—La Haute-Cour se réunira au palais du Luxembourg le 18 septembre 1899.

Art. 4.—Le garde des sceaux, ministre de la justice, est chargé de l'exécution du présent décret. Fait à Paris, le 4 septembre 1899.

EMILE LOUBET. Par le président de la République, le garde des sceaux, ministre de la justice, MONSIEUR.

Les inculpés. Voici, sans omission, la liste des personnes impliquées jusqu'à ce jour dans le prétendu complot contre la sûreté de l'Etat :

- 1. M. Paul Déroulède, député de la Charente (déteuu) ;
2. M. de Monicourt, courrier du duc d'Orléans (déteuu) ;
3. M. André Buffet, directeur du bureau politique du duc d'Orléans (déteuu) ;
4. M. Georges Thiébaud, publiciste (en fuite) ;
5. M. Jules Guérin, délégué général de la Ligue antisémite (en état de rébellion) ;
6. M. Pujol de Fréchenourt,

rédauteur à la « Gazette de France » (déteuu) ;
7. M. Barillier, boucher, rue des Martyrs (déteuu) ;
8. M. Eugène Sarrazin, rédacteur à l'« Antijuit » (déteuu) ;
9. M. Severt, boyaudier, 58, rue Compans (déteuu) ;
10. Jean Viollet, meneur de viande aux abattoirs de la Villette (déteuu) ;
11. G. Viollet, frère du précédent et exerçant la même profession (déteuu) ;
12. Gaston Dumay, meneur de viande, aux abattoirs de la Villette (déteuu) ;
13. V. Dumay, frère du précédent, même profession (déteuu) ;
14. Girard, secrétaire de M. Jules Guérin (déteuu) ;
15. M. le comte de Chevilly, administrateur des domaines du duc d'Orléans (déteuu) ;
16. M. le comte Jean de Sarran-Pontevès, ancien candidat royaliste, directeur du « Clairon de la Villette » (déteuu) ;
17. M. Bellière, l'un des compagnons d'évasion de Henri Rochefort (déteuu) ;
18. Maillard, garçon boucher (en liberté provisoire) ;
19. Lefebvre, patron boucher, rue Compans (en liberté provisoire) ;
20. Dorinckx aîné, garçon boucher (déteuu) ;
21. Dorinckx cadet, garçon boucher (déteuu) ;
22. Dorinckx jeune, garçon boucher (déteuu) ;
23. Eugène Godetroy, avocat à la cour d'appel, président de la Jeunesse royaliste (déteuu) ;
24. Jules Rioux, membre de la Ligue antisémite (déteuu) ;
25. Paul Cros, président du groupe de la Jeunesse royaliste du vingtième arrondissement (déteuu) ;
26. Le Menest, secrétaire général de la Ligue des Patriotes (déteuu) ;
27. L'abbé Vial (en liberté provisoire) ;
28. M. Robinet de Plan (prévenu libre) ;
29. M. Louis Guérin, frère de M. Jules Guérin (prévenu libre) ;
30. Jules Sevrin (prévenu libre) ;
31. Guizou-Pagès (prévenu libre) ;
32. Lamps, secrétaire de M. Drumont (prévenu libre) ;
33. René Choppin, avocat à la cour d'appel (prévenu libre) ;
34. De Ramel, député du Gard (prévenu libre) ;
35. M. de Paréval (prévenu libre) ;
36. M. le comte de Lur-Saluces (prévenu libre) ;
37. M. le baron de Vaux (prévenu libre) ;
38. M. Durieux (prévenu libre) ;
39. M. Radigois, ancien imprimeur (prévenu libre) ;
40. M. Dubut, président de la Jeunesse antisémite (prévenu libre) ;
41. M. Brunet, dit Valguère, secrétaire du groupe antisémite de Caen (déteuu) ;
42. M. Maurice Lefebvre, président du groupe antisémite de Caen (déteuu) ;
43. M. Petit, secrétaire du groupe antisémite de Rennes (déteuu) ;
44. M. Marcel Habert, député de Rambouillet (prévenu libre).

Vingt-cinq inculpés se trouvent donc, à l'heure actuelle, à la prison de la Santé.

Il est plus que probable qu'un certain nombre d'inculpés laissés en liberté ou relaxés provisoirement, comme l'abbé Vial, le boucher Lefebvre, le garçon boucher Maillard et plusieurs personnalités du parti royaliste, bénéficieront d'ordonnances de non-lieu à la clôture de l'instruction.

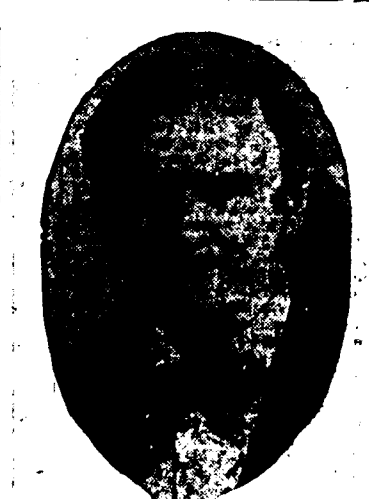
La chapelle de la rue Jean-Goujon.

Le gros œuvre de la chapelle de la rue Jean-Goujon est terminé et l'on peut voir au sommet de la construction flotter le drapeau planté par les ouvriers et que rem-

placera sous peu de jours la croix de pierre qui dominera l'édifice élevé à la mémoire des victimes du Bazar de la Charité.

Les travaux se poursuivent activement à l'intérieur, où le porteur du chemin de croix sera fait de pierres portant les noms des malheureuses femmes qui ont péri dans le fléau.

La chapelle de la rue Jean-Goujon pourra être inaugurée, on en est certain maintenant, en raison de l'avancement des travaux, le 4 mai 1900, c'est-à-dire trois ans exactement après l'effroyable catastrophe dont elle est appelée à perpétuer le souvenir.



JOSEPH JEFFERSON. Le célèbre acteur est à la veille d'entreprendre une dernière tournée artistique. Il est âgé de soixante-dix ans.

placera sous peu de jours la croix de pierre qui dominera l'édifice élevé à la mémoire des victimes du Bazar de la Charité.

Les travaux se poursuivent activement à l'intérieur, où le porteur du chemin de croix sera fait de pierres portant les noms des malheureuses femmes qui ont péri dans le fléau.

La chapelle de la rue Jean-Goujon pourra être inaugurée, on en est certain maintenant, en raison de l'avancement des travaux, le 4 mai 1900, c'est-à-dire trois ans exactement après l'effroyable catastrophe dont elle est appelée à perpétuer le souvenir.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers et de moins en moins redoutables. En Europe, tout le monde, on peut s'en fier, ayant en la peste, non pas peut-être sous ses formes aiguës, brutales ou fulgurantes, mais au moins sous les formes insidieuses, sournoises, presque bénignes, qui ne perturbent pas l'existence, tout le monde ayant pris peu ou prou « du poil de la bête », il en était résulté comme qui dirait un mythisme universel. La peste, en un mot, ne prenait plus sur les Européens, devenus quasiment réfractaires. Peu à peu, désertant un champ désormais stérile, le fléau avait reculé jusqu'au fin fond de l'Extrême Orient, où régnait à l'état endémique, il continuait de décimer les fourmillières infectes et grouillantes de la Chine incon-

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle débarque à Oporto, sous les traits sympathiques du docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le frère de notre excellent confrère et ami du Figaro, Gaston Calmette et du docteur Salimbeni, préparateur à l'Institut Pasteur de Paris, et je vois pis de croire qu'elle va être accueillie avec enthousiasme. Elle n'arrive pas au surplus les mains vides, Calmette ayant eu soin d'emporter avec lui une forte provision de ce sérum antipesteux, découvert naguère par un autre pasteurien, son camarade de Yersin, et qui fit merveille à Hong-Kong.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers et de moins en moins redoutables. En Europe, tout le monde, on peut s'en fier, ayant en la peste, non pas peut-être sous ses formes aiguës, brutales ou fulgurantes, mais au moins sous les formes insidieuses, sournoises, presque bénignes, qui ne perturbent pas l'existence, tout le monde ayant pris peu ou prou « du poil de la bête », il en était résulté comme qui dirait un mythisme universel. La peste, en un mot, ne prenait plus sur les Européens, devenus quasiment réfractaires. Peu à peu, désertant un champ désormais stérile, le fléau avait reculé jusqu'au fin fond de l'Extrême Orient, où régnait à l'état endémique, il continuait de décimer les fourmillières infectes et grouillantes de la Chine incon-

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle débarque à Oporto, sous les traits sympathiques du docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le frère de notre excellent confrère et ami du Figaro, Gaston Calmette et du docteur Salimbeni, préparateur à l'Institut Pasteur de Paris, et je vois pis de croire qu'elle va être accueillie avec enthousiasme. Elle n'arrive pas au surplus les mains vides, Calmette ayant eu soin d'emporter avec lui une forte provision de ce sérum antipesteux, découvert naguère par un autre pasteurien, son camarade de Yersin, et qui fit merveille à Hong-Kong.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers et de moins en moins redoutables. En Europe, tout le monde, on peut s'en fier, ayant en la peste, non pas peut-être sous ses formes aiguës, brutales ou fulgurantes, mais au moins sous les formes insidieuses, sournoises, presque bénignes, qui ne perturbent pas l'existence, tout le monde ayant pris peu ou prou « du poil de la bête », il en était résulté comme qui dirait un mythisme universel. La peste, en un mot, ne prenait plus sur les Européens, devenus quasiment réfractaires. Peu à peu, désertant un champ désormais stérile, le fléau avait reculé jusqu'au fin fond de l'Extrême Orient, où régnait à l'état endémique, il continuait de décimer les fourmillières infectes et grouillantes de la Chine incon-

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle débarque à Oporto, sous les traits sympathiques du docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le frère de notre excellent confrère et ami du Figaro, Gaston Calmette et du docteur Salimbeni, préparateur à l'Institut Pasteur de Paris, et je vois pis de croire qu'elle va être accueillie avec enthousiasme. Elle n'arrive pas au surplus les mains vides, Calmette ayant eu soin d'emporter avec lui une forte provision de ce sérum antipesteux, découvert naguère par un autre pasteurien, son camarade de Yersin, et qui fit merveille à Hong-Kong.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers et de moins en moins redoutables. En Europe, tout le monde, on peut s'en fier, ayant en la peste, non pas peut-être sous ses formes aiguës, brutales ou fulgurantes, mais au moins sous les formes insidieuses, sournoises, presque bénignes, qui ne perturbent pas l'existence, tout le monde ayant pris peu ou prou « du poil de la bête », il en était résulté comme qui dirait un mythisme universel. La peste, en un mot, ne prenait plus sur les Européens, devenus quasiment réfractaires. Peu à peu, désertant un champ désormais stérile, le fléau avait reculé jusqu'au fin fond de l'Extrême Orient, où régnait à l'état endémique, il continuait de décimer les fourmillières infectes et grouillantes de la Chine incon-

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle débarque à Oporto, sous les traits sympathiques du docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le frère de notre excellent confrère et ami du Figaro, Gaston Calmette et du docteur Salimbeni, préparateur à l'Institut Pasteur de Paris, et je vois pis de croire qu'elle va être accueillie avec enthousiasme. Elle n'arrive pas au surplus les mains vides, Calmette ayant eu soin d'emporter avec lui une forte provision de ce sérum antipesteux, découvert naguère par un autre pasteurien, son camarade de Yersin, et qui fit merveille à Hong-Kong.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers et de moins en moins redoutables. En Europe, tout le monde, on peut s'en fier, ayant en la peste, non pas peut-être sous ses formes aiguës, brutales ou fulgurantes, mais au moins sous les formes insidieuses, sournoises, presque bénignes, qui ne perturbent pas l'existence, tout le monde ayant pris peu ou prou « du poil de la bête », il en était résulté comme qui dirait un mythisme universel. La peste, en un mot, ne prenait plus sur les Européens, devenus quasiment réfractaires. Peu à peu, désertant un champ désormais stérile, le fléau avait reculé jusqu'au fin fond de l'Extrême Orient, où régnait à l'état endémique, il continuait de décimer les fourmillières infectes et grouillantes de la Chine incon-

me, c'était permis le premier de dénoncer arbi et ordi l'apparition du fléau. Les négociants d'Oporto, dont les inscriptions du docteur Jorge menaçaient de compromettre les intérêts, l'ont accablé d'injures et d'anathèmes : soyez sûrs que, s'ils le tenaient, ils lui feraient un mauvais parti. La politique d'autruche, voyez vous, n'a jamais dit son dernier mot.

Puis, c'a été le tour des médecins russes, allemands, italiens, anglais, américains, etc., de toutes langues, de tous poils et pour tous les goûts.

Voici enfin que—the last but not the least—the science française va entrer en lice.

A l'heure où j'écris ces lignes, elle débarque à Oporto, sous les traits sympathiques du docteur Calmette, directeur de l'Institut Pasteur de Lille, le frère de notre excellent confrère et ami du Figaro, Gaston Calmette et du docteur Salimbeni, préparateur à l'Institut Pasteur de Paris, et je vois pis de croire qu'elle va être accueillie avec enthousiasme. Elle n'arrive pas au surplus les mains vides, Calmette ayant eu soin d'emporter avec lui une forte provision de ce sérum antipesteux, découvert naguère par un autre pasteurien, son camarade de Yersin, et qui fit merveille à Hong-Kong.

En vérité, je vous le dis, c'est un admirable exemple que donne là le docteur Calmette, ce jeune savant qui, son trou fait, parvenu avant d'avoir un seul cheveu blanc, au faite de la fortune et de la gloire, n'ayant pas peur de lui que des sourires, abandonne délibérément ses chères études, ses affections, son foyer, et se va jouer sa santé, sa vie peut-être, sans tambour ni trompette, parce que, sous d'autres cieux, d'autres hommes qu'il ne connaît pas, dont il ignore la langue et le nom, souffrent et agonisent ! Est-ce que cette autre vaillance, si simple et si sobre, ne vaut pas le courage, parfois un peu tapageur, des champs d'essai de bataille ? Est-ce que l'initiative de ces pacifiques héros n'est pas la meilleure réponse à servir à ceux qui s'en vont préconisant la nécessité philosophique de la guerre, sous le prétexte que la guerre, est l'école d'énergie par excellence, le seul terrain où le courage individuel, cette extériorisation maxima du caractère et de la volonté ait l'occasion de se faire jour et de donner sa mesure ?

Comme si la lutte contre les fatalités naturelles, celle qui épargne de la vie et enseigne du mieux-être, n'exigeait pas autant de force d'âme, de bravoure et d'abnégation que les luttes fratricides d'hommes à hommes ou de peuples à peuples, nécessairement soldées en torrents de larmes et de sang !

Reste à savoir si le sérum antipesteux va donner en Europe d'aussi heureux résultats qu'en Asie. D'après les premières analyses bactériologiques qu'on a faites en Portugal, il semble bien qu'on est en présence du même microbe, isolé et catalogué par Yersin. Mais le terrain n'est plus le même. Or, si le microbe est un facteur nécessaire, il n'est pas un facteur suffisant, et sa fortune varie suivant la plus ou moins de réceptivité de l'organisme ou les hasards de l'évolution pathologique l'ont amené à être domicile. Le sort de la graine ne dépend-il pas, dans une large mesure, de la nature du sol où elle a germé ?

Il s'était fait autrefois, au profit de la race blanche, une sorte de vaccination lente contre la peste, analogue à cette accoutumance dont nous commençons à bénéficier contre le choléra, dont les reverses y tendent visible-

ment à devenir de moins en moins meurtriers